



Marie-Andrée Lamontagne sur les traces d'un traîneau *Page F 3*



Regards sur une littérature en mode **Major** *Page F 6*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 OCTOBRE 2012

Entrevue avec l'historienne Denyse Baillargeon

La grande histoire des femmes au Québec



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Que sait-on d'elles, une fois le nez plongé dans l'histoire du Québec? Et comment la connaissance de l'univers des femmes permet-elle de mieux comprendre les changements qu'a vécus notre société? L'historienne Denyse Baillargeon vient de publier un ouvrage incontournable: sa *Brève histoire des femmes au Québec*, une sorte d'intelligent «Que sais-je», met à jour les connaissances sur un sujet que nous sommes loin, bien loin d'avoir fini de creuser.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

La dernière synthèse du genre date de 1982, fruit des efforts du collectif Clio, remise à jour en 1992. «Ce travail date déjà, selon Denyse Baillargeon. Depuis, il y a eu pas mal de nouvelles recherches.»

Et qu'est-ce qui a changé, au juste? «Les perspectives sur l'histoire des femmes! Il y a d'abord le concept de genre: la notion d'"homme" et de "femme" est un phénomène construit, dont la définition change d'une époque à l'autre. Au début du XX^e siècle, un "homme" est par exemple synonyme de pourvoyeur. Ce n'est plus cette définition qu'on a aujourd'hui. L'analyse, aussi, entre la sphère publique et privée a changé.»

Son histoire des femmes s'en trouve ainsi plus ancrée dans l'histoire générale du Québec. On y examine de près «le partage des responsabilités, les rôles de chacun». Denyse Baillargeon pose de manière centrale les rapports complexes entre la vie privée, la vie domestique et la famille. «C'est ce qui permet notamment de mieux comprendre chez les Patriotes la place du droit de vote pour les femmes. On ne comprend pas leurs positions si on n'examine pas leurs conceptions de la féminité et de l'espace public en même temps.» Très progressistes, les Patriotes de 1837-1838 en excluent tout de même les femmes de la citoyenneté politique, tout en réclamant d'elles le soutien à leur cause.

Jusqu'au début du XIX^e siècle, c'est-à-dire à l'aube de la révolution industrielle et du triomphe du capitalisme, les femmes occupent une place très importante dans la vie sociopolitique. «À l'époque coloniale, les femmes sont au cœur du réseau de production et de reproduction. On prend alors des décisions politiques au sein des réseaux familiaux. Jusqu'au début du XIX^e siècle, ce sont les femmes qui cherchent à placer les maris et les fils dans la sphère politique, en structurant les rapports sociaux de la maison en conséquence.»

L'industrialisation

Avec l'industrialisation, les choses changent radicalement. «Les hommes partent travailler. Le lien entre le travail et la vie familiale est rompu. Il en résulte un éloignement des femmes de la vie politique.»

C'est l'époque où un nouveau discours sur la femme prend de l'ampleur, une pensée qui les met à l'écart au nom d'une idéologie. «Les pré-

tres et l'élite avancent alors que la place des femmes se trouve du côté de la famille, et nulle part ailleurs. Le rôle des femmes est présenté comme devant être celui d'une mère seulement.»

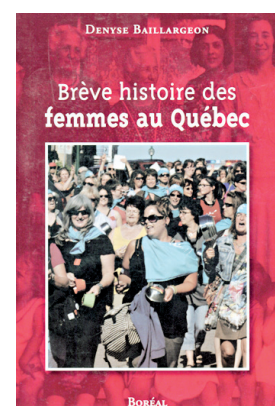
C'est sans conteste une forme de recul qui s'opère au XIX^e siècle. «Dans les faits, les femmes se jouent un peu de ce discours qui les place en marge. Elles le récupèrent, le retournent même à leur avantage. Puisque nous sommes des mères, disent-elles, nous sommes en mesure de comprendre les miséreux et les plus vulnérables... Nous pouvons donc faire preuve de compassion, de dévouement, de patience. En somme, nous pouvons nous occuper d'une part des laissés-pour-compte.»

En faisant rebondir les propos antiféministes sur la corde de l'instinct maternel, les femmes s'assurent de réintégrer l'espace public: elles prennent solidement place dans les hôpitaux, le système d'éducation et les centres sociaux de toutes sortes. Chez les francophones, cela se

fera beaucoup à travers les communautés religieuses, malgré le bon nombre de laïques qu'on ne trouve également.

La révolution féministe, à compter des années 1960, conduit à «la dénonciation en règle des inégalités entre les hommes et les femmes». Mais bien des dissimilitudes demeurent, profondément ancrées. En 1986, les femmes qui travaillent à temps plein gagnent en moyenne 66% du salaire des hommes qui font un travail équivalent. En 1975, elles gagnaient 60% de leur salaire.

Selon Denyse Baillargeon, l'histoire des femmes au Québec progresse et s'explique en trois fils conducteurs. La question du développement économique, d'abord, car «le statut accordé aux femmes varie sans cesse selon ce rapport». Vient ensuite la question de l'action sociale et politique, qui conduit aux revendications sur le rôle qu'elles y tiennent. Enfin, depuis au moins le XIX^e siècle, on trouve, toujours selon l'historienne, la question nationale, qui progresse pour un temps de conserve avec une dimension religieuse. «Les femmes comprennent elles aussi la nécessité de protéger leur société. Mais elles se retrouvent très souvent déchirées entre deux mondes: elles sont croyantes et veulent maintenir leurs croyances tout en luttant par exemple pour le droit de vote. Bien qu'elles veulent voter, elles ne souhaitent pas pour autant déplaire. Ce déchirement est resté très, très longtemps chez nous. Lorsqu'en 1995 Lucien Bouchard affirme que les



«Jusqu'au début du XIX^e siècle, ce sont les femmes qui cherchent à placer les maris et les fils dans la sphère politique, en structurant les rapports sociaux de la maison en conséquence»



LIVRES

EN APARTÉ

À moins d'un miracle



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

En avril 2003, à la suite de l'invasion de l'Irak par les Américains, la Bibliothèque nationale de Bagdad flambe. A deux occasions, on y met le feu à l'aide de produits accélérants. Environ 60% des documents qu'elle contient sont détruits.

Cette bibliothèque contenait jusque-là des ouvrages précieux, notamment de rares volumes du XVI^e siècle, des documents de la royauté, ceux de la diplomatie, en particulier des textes de l'époque où le pays appartenait encore au riche et instable Empire ottoman.

Dans un même souffle de feu, de sang et de larmes, la bibliothèque islamique de Bagdad fut elle aussi détruite. Un des plus anciens exemplaires connus du Coran y disparut. Volé ou détruit? Le résultat est le même: perdu.

En fumée! En fumée la fraternité de tous les mondes qu'appellent par leur existence même les bibliothèques!

Est-ce pour faire bonne figure et tenter de faire oublier ces gâchis que des responsables américains, chargés de la «reconstruction» irakienne, firent traduire et imprimer à grands frais, sous l'ère Bush, des classiques de la littérature américaine? Il s'agissait, semble-t-il, de voir à imposer la lecture de ces livres au

peuple irakien et, partant, une certaine culture occidentale.

Au nombre des livres traduits en arabe à l'intention de l'Irak, on trouve notamment *Tom Sawyer* de Mark Twain, *Des souris et des hommes* de Steinbeck, *La maison aux sept pignons* de Nathaniel Hawthorne, le formidable *Moby Dick* de Melville et *Les sorcières de Salem* d'Arthur Miller.

Baptisé «Ma bibliothèque arabe», le projet fut pour ainsi dire oublié au gré des vagues politiques qui emportèrent successivement le personnel américain en place à Bagdad. Jusqu'au beau jour où le diplomate Peter Van Buren, un spécialiste de l'Orient, apprit qu'un conteneur arrivait, via la Jordanie, rempli des ouvrages de cette curieuse «bibliothèque arabe». C'est ce qu'il raconte dans un passage de ses mémoires.

Buren demanda tout d'abord au chauffeur du camion de faire disparaître tout bonnement les livres quelque part en chemin. Mais rien n'y fit. Il se retrouva malgré tout avec cette montagne de papiers sur les bras, ne sachant trop quoi en faire.

Finalement, c'est une école qui, dans l'espoir d'obtenir un faveur éventuelle ou de monnayer ce don, accepta les livres. Les Américains durent décharger eux-mêmes les caisses sous le regard vaguement amusé du personnel de l'école. La cargaison de livres neufs était évaluée à 88 000 \$.

Que deviennent ces livres? Ne trouvant aucun débouché pour eux, pas même sur le marché noir, ils finirent semble-t-il abandonnés derrière l'école, livrés à la merci des éléments.

Les livres, ces vastes domaines de l'identité, sont souvent des témoins étonnants de toutes les douleurs de notre monde.

◆◆◆

À vélo, près de la Voie maritime du Saint-Laurent, je l'aperçois tout au long de l'été, trop blanche, bien droite. Je n'arrête pas, mais mes yeux s'attardent toujours un instant sur elle tandis que mes roues fines m'emportent au loin dans le silence de leurs rayons qui flagellent l'air.

Chaque fois que je passe devant cette statue de l'écluse de Sainte-Catherine, je me dis que ce n'est pas si étonnant, après tout, que Leonard Cohen ait rêvé si fort d'elle sous le soleil de la Grèce. Dans *Les perdants magnifiques*, un roman qu'on aurait avantage à relire, Cohen va jusqu'à lui faire l'amour. «*O ma bonne Catherine, aie pitié de moi.*»

Catherine Tekakwitha, dont le squelette fut divisé et emporté en divers endroits, habite tout entier un des personnages de Cohen. Elle devient pour lui une obsession dévorante, comme elle le fut aussi, d'une certaine manière, pour des générations de catholiques qui la traînèrent par-delà les frontières pour la jeter finalement dans celle constituée par Rome. «*Qu'ai-je fait, que n'ai-je pas fait, pour lever ton voile, pour me glisser sous ta couverture, Kateri Tekakwitha?*»

À la suite de la canonisation de la vierge mohawk — de cette nation que nos ancêtres appelaient les Agniers —, une femme m'écrivit cette semaine pour me demander la valeur d'une ha-

giographie de Kateri dédiée à son père par Robert Rumilly dans les années 1930.

Comment dire?

Il fut un temps où les chauffeurs de taxi installaient sur leur tableau de bord une représentation de Kateri Tekakwitha en plastique tout aussi phosphorescent que béni. Que valent désormais pareilles effigies sur le grand marché mondialisé de la sainteté? Autant qu'un livre, sans doute. À condition d'y croire, bien entendu.

◆◆◆

Nouvelle faillite dans l'édition canadienne. Cette fois, c'est D & M Publishers de Vancouver qui se retrouve le cul par terre. La maison publiait sous trois enseignes: Greystone Books, New Society Publishers et la très connue Douglas & McIntyre.

On parle maintenant de «restructuration». Ce qui en clair signifie sans doute congédiements, concentrations, quêtes effrénées de profits à court terme et consternations.

J'entends déjà de petits malins répéter encore et encore que c'est à cause du numérique que le monde du livre s'effondre à la chaîne. Mais non! Lisez un peu, les petits malins! Le jour où l'on a commencé à croire que les maisons d'édition pouvaient être des vaches à lait financières, on a tout simplement laissé crucifier les livres sur l'autel du profit. Depuis, on ne fait que croire à des miracles pour les sauver. Des miracles qui bien sûr ne viennent pas.

jfnadeau@videotron.ca

FEMMES

SUIITE DE LA PAGE F 1

Blanches doivent faire plus d'enfants, cela rend plus difficile la réception de son discours.»

Et aujourd'hui?

Les femmes, croit Denyse Baillargeon, se retrouvent aujourd'hui plongées dans une société néolibérale qui menace les libertés acquises de dure lutte. Toute la dernière partie de son livre s'emploie à montrer à quel point elles paient le prix de la déréglementation, de la privatisation, des allègements fiscaux pour les entreprises et de plusieurs autres mesures de la même farine.

Dans ce chapitre plus actuel, l'historienne examine notamment les questions du voile, de la maternité et de sa médicalisation, tout en remettant par exemple en perspective des phénomènes sociaux

comme celui du décrochage scolaire des garçons, à l'heure où les filles les devançant pour la première fois au chapitre des réalisations scolaires.

Il lui semble néanmoins que les femmes «vivent une époque de reculs. [...] Les droits collectifs et sociaux sont en recul. L'État providence, les fonds de retraite sont en recul. On se trouve devant des formes de travail atypiques. Tout cela s'inscrit bien sûr dans un ressac du féminisme. Il y a nécessité de mener des luttes avec diligence. Les étudiants nous l'ont bien montré, ce printemps.»

Le Devoir

BRÈVE HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC
Denyse Baillargeon
Boréal
Montréal, 2012, 278 pages



ANNIK MH DE CARUFFEL

Les femmes, croit Denyse Baillargeon, se retrouvent aujourd'hui plongées dans une société néolibérale qui menace les libertés acquises de dure lutte.

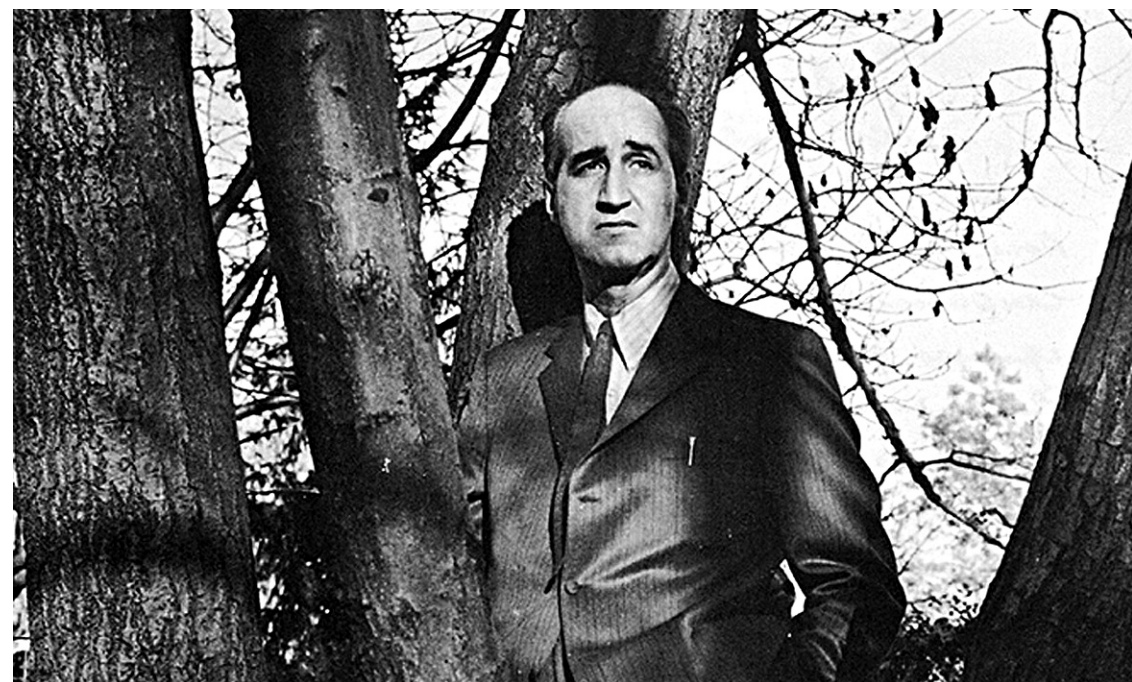
La récréation ferronienne du père

MICHEL LAPIERRE

Après tant d'ouvrages sur Jacques Ferron et tant d'inédits de l'écrivain, qui aurait cru que sa correspondance, jusqu'ici inaccessible, avec sa sœur Madeleine et son beau-frère Robert Cliche révélerait l'essentiel? Le premier tome (1946-1960) constitue une plongée dans le souvenir du père des Ferron, ce notable de province (suicidé en 1947) dont Jacques voudra reprendre la vocation sociale ratée pour faire la «révolution» au service des pauvres.

Ce notaire roué, triste et ivrogne, complice du pouvoir étranger, autant politique qu'économique, par sa seule appartenance, à Louiseville, à la fragile élite des dominés, l'écrivain-médecin veut «le continuer», mais surtout «le parfaire» en en révolutionnant l'image. En janvier 1959, il précise à Madeleine: «*J'ébrécherai sa statue au besoin et la mienne pour qu'il se retrouve, lui qui fut malheureux, dans mon fils heureux. Je n'ai pas accepté sa mort ni celle de sa mère.*»

Jacques répond à sa sœur qui vient de lui envoyer une lettre, l'une des plus émouvantes du recueil intitulé *Une famille extraordinaire* et enrichi des nombreuses notes très éclairantes de Marcel Olskamp et Lucie Joubert. Indignée par une lettre ouverte, publiée dans *Le Devoir*, où l'écrivain soutenait qu'un notable, comme leur père, fait figure d'«un misérable, qui est toujours contre les siens», Madeleine lui reproche d'être in-



SOURCE ARCHIVES DE LA FAMILLE FERRON

Une famille extraordinaire recense les correspondances inédites de Jacques Ferron avec sa sœur Madeleine et son beau-frère Robert Cliche.

juste envers la génération d'hier, nécessairement moins évoluée que la leur.

Elle l'accuse de prendre le parti des opprimés pour masquer son impuissance à transcender leur père: «*Évidemment pour toi, qui parlais à la française et faisais de la littérature (!), il n'était pas intéressant.*» On peut difficilement mettre mieux à nu la hauteur et la méchanceté, toujours simulées, de Jacques Ferron.

Mais ces défauts combien réels, celui-ci a le génie de les racheter par sa sincérité en puisant dans la même émotion brute que ressent Madeleine. Il appelle de ses vœux «une révo-

lution nationale, la seule possible, la seule urgente». Il explique à sa sœur: «*Autrement nous serons en peu de temps ce que sont les Écossais en Angleterre,*» c'est-à-dire des étrangers.

Dès 1946, dans une lettre à son beau-frère Robert, Jacques se voyait comme «l'Étranger» dans l'armée du Dominion. En 1958, il nous considérait comme «les nègres blancs de l'Amérique», dix ans avant que son disciple Pierre Vallières ne donne un titre presque identique à un livre célèbre.

En 1948, Jacques se veut «communiste» sans le dogme. Il résume à Robert la philosophie toute subjective qui ani-

mera, sa vie durant, sa pratique de la médecine, son œuvre littéraire et sa réflexion politique: «*A fréquenter les pauvres gens, j'ai trouvé une conscience: leur bien. Une vérité: NE PAS LES TROMPER. Une ambition: les exprimer.*» Il comprenait déjà que libérer le peuple, c'est, par amour, affronter le père.

Collaborateur
Le Devoir

UNE FAMILLE EXTRAORDINAIRE
Jacques Ferron, Madeleine Ferron, Robert Cliche
Leméac
Montréal, 2012, 432 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

À la vie à la mort

CHRISTIAN DESMEULES

Lorsque le *Cantique des cantiques* apparaît dans un texte et qu'il côtoie la putréfaction des corps et des âmes, on a raison de croire qu'il pourrait s'agir d'un livre qui bascule entre la vie et la mort.

Le cinquième roman d'Andrée Laberge (*La rivière du loup*, Prix littéraire du Gouverneur général en 2006), *Le fil tenu de l'âme*, s'intéresse surtout à la figure étrange et tourmentée d'une jeune thanatologue de Québec. Une jolie fille bégue qui a choisi ce métier autant par fuite que par vocation. «*Pour reconforter les âmes, pour en jouer et en faire jaillir la musique, pour les aider à s'élever en paix.*»

Un sans-abri à demi fou s'accroche jusqu'à la fin au cadavre d'une femme qu'il aurait aimée. Dans un bar, un cinéaste qui souhaite tourner un documentaire sur la fin des corps et

montrer la mort telle qu'elle est, c'est-à-dire «*horrible, laide et banale*», approche la jeune embaumuse. Accroché à ses propres fantômes, il exige qu'elle lui parle de l'âme. Alors qu'elle a plutôt envie, ce soir-là, de se taire et de laisser parler son corps.

«*L'âme! Il faut avoir peur de la perdre, pour autant s'en inquiéter, songe-t-elle sans le dire. Elle en sait quelque chose; la sienne n'est retenue que par un fil tenu, plutôt que d'être attachée solide, de ne faire qu'un avec le corps. Le plus souvent, elle flotte au-dessus, légère, à l'extérieur de ce corps trop étroit pour elle, inconfortable aussi. Un corps qui la réduit. C'est là, dans cette zone floue, à mi-chemin entre la vie et la mort, qu'elle croise les âmes en transit, qu'elle reçoit leurs confidences.*»

Mais le fil de l'âme, ce n'est pas seulement le lien vers une dimension spirituelle, ésoté-

rique ou religieuse, c'est aussi et peut-être surtout ce qui rattaché les vivants à leur propre passé. De ce côté, le roman d'Andrée Laberge n'est pas avarié non plus de drames.

L'un porte une enfance meurtrière marquée par l'abandon maternel, par un faux loup-garou et un parricide. Une autre, vendue à des hommes dès l'âge de douze ans par sa mère junkie, traîne derrière elle le poids du monde. Mais quand elle parle de la mort, elle ne bégaye plus, elle semble avoir surmonté tout ça et sa parole retrouve alors son vrai souffle.

Après *La rivière du loup* et *Le fin fond de l'histoire*, Andrée Laberge explore une fois encore les méandres de l'identité, notamment à travers les rapports complexes de la filiation, mais en tissant aussi des liens étroits entre les personnages qu'elle invente. Des liens qui prennent

souvent la forme un peu torde de la vengeance.

«*Ces personnages, nous dit l'écrivaine dans un court avant-propos, avaient en commun la perte d'êtres chers et le désir d'en témoigner pour faire leur deuil.*» Mais le deuil est-il vraiment possible?

Polyphonie narrative un peu éthérée, *Le fil tenu de l'âme* demeure fidèle à la manière d'Andrée Laberge. L'écriture par moments onirique atténuée — ou met à distance — la cruauté des souvenirs et des gestes posés par les personnages. Comme un parfum recouvrant l'odeur tenace de chairs qui se décomposent.

Collaborateur
Le Devoir

LE FIL TENU DE L'ÂME
Andrée Laberge
XYZ
Montréal, 2012, 216 pages

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international

Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Erta, La Frégate, Michel Nantel...

Refus Global, le Vierge incendié
Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadiana
Expertise de documents et d'archives

LITTÉRATURE

Vertige de l'âme, beauté de l'art



DANIELLE LAURIN

D'abord poète, elle est aussi peintre. La poésie, la peinture sont au centre de son deuxième roman et troisième titre, *Ne dites pas à ma mère que je suis vivant*. Mieux, Lyne Richard insuffle à son texte une force poétique et visuelle qui rend hommage à la beauté.

Les personnages lisent de la poésie, en écrivent, parfois. Des extraits de poèmes — de Marie Uguay, de Gaston Miron, d'Anne Hébert... — parsèment le récit.

Les personnages peignent, beaucoup. Ils mettent leur âme dans leurs tableaux, y traduisent leurs obsessions, leurs manques. Qu'ils soient des artistes reconnus ou non. Ils scrutent aussi les œuvres picturales qui leur sont données à voir. Ils les interrogent comme un révélateur, ils s'y projettent.

De toutes les façons, ils s'ouvrent. Ils ont accès à la beauté. Beauté qui se traduit aussi dans les paysages qui les entourent, dans la nature, dans le fleuve et ses grandes marées, à l'île d'Orléans ou en Gaspésie.

Et pourtant, tous ces personnages ou presque sont de grands tourmentés. Tout est tumulte en eux. Fracasement. Arrachement. C'est la folie pure, pour certains.

Justement. Le roman, c'est ça : la confrontation du désastre et de la plénitude. Du manque et de l'absolu. Du non-amour et de l'amour. Du non-désir et du désir. De la mort et de la vie. De la vie et de l'art. La confrontation entre soi et le plus grand que soi.

Une suite de tableaux. Qui s'entrechoquent. Qui remplissent l'espace, notre espace mental. C'est ainsi qu'on pourrait voir *Ne dites pas à ma mère que je suis vivant*.

Tableau 1 : un jeune homme, Thomas, sort du coma. Tentative de suicide. Sa deuxième. Il se rend compte qu'il est vivant. La première chose qu'il voit : un tableau de Modigliani accroché à un mur bleu.

Tableau 2 : le jeune homme, encore. Une in-

firmière attentionnée, à la voix douce, à ses côtés. Qui le questionne, cherche à savoir s'il a retrouvé ses esprits, s'il sait où il se trouve. La réponse de Thomas : « *Je sais parfaitement où je suis, ma mère est internée ici depuis dix ans.* »

Très courts, ces deux premiers tableaux. Suit une citation de Lou Andréas-Salomé : « *Ce que j'avais adoré déserta tout d'un coup mon cœur et mon esprit et me devint étranger.* »

Tableau 3 : l'horreur. Une scène d'inceste. Entre un père et sa fille. Découverts au moment de la jouissance par la femme de l'homme, la mère de la fille. Pétrification. Évanouissement. Puis, arrivée du fils, du frère : Thomas, 16 ans.

C'était il y a dix ans.

Ces trois tableaux sont saisissants. On est dedans. Dedans le passé qui continue d'exister dans le présent. Ou plutôt, dedans le passé qui empêche Thomas d'exister dans le présent. Qui l'attire vers le néant. Sa mère, elle : une morte-vivante. Enfermée dans le silence. Depuis dix ans.

Durant ces dix années, le fils n'a jamais cessé d'aller voir sa mère à la clinique. Sans jamais parvenir à la sortir de sa torpeur. Non seulement son mari et sa fille n'existent plus pour elle, mais elle ne reconnaît plus son fils. Elle les a tous rayés de la carte. Les a fait voler en fumée.

Et voilà que Thomas se retrouve comme patient à la même clinique qu'elle. Une clinique très particulière, appelée Vingt-Mille-Livres-sur-la-Mer. On y trouve une bibliothèque riche et variée dans laquelle les patients sont libres de puiser.

On met aussi à leur disposition toiles, pinces et tubes de peinture : on les invite à peindre. Et on les encourage à mettre les mains dans la terre, à cultiver le jardin bio de l'établissement. Ce n'est pas tout : cette clinique, située sur l'île d'Orléans, surplombe la mer.

Autrement dit, dans ce lieu féérique où des êtres luttent contre la folie, on croit à la résilience par l'art et par le contact avec la nature. Bien, bien. Voilà pour le cadre. Et pour l'intrigue de départ : Thomas, sa mère, dans ce lieu, tous les deux hantés par ce qui s'est passé dix ans plus tôt, tous les deux enfermés dans leur mal-être respectif, tous les deux réagissant d'une façon qui leur est propre.

N'avez crainte, je ne vous ai encore rien dit de ce qui se passe véritablement dans le ro-



SOURCE QUÉBEC AMÉRIQUE

Lyne Richard insuffle au texte de son roman *Ne dites pas à ma mère que je suis vivant* une force poétique et visuelle qui rend hommage à la beauté.

man. Tout est à venir. Et je ne vous en dirai rien. Rien concrètement.

Sinon qu'il s'agit d'une quête. Quête de Thomas. Sur les pas de sa mère, du passé de sa mère, en Gaspésie. Quête de lui-même aussi, pour apprendre à vivre par lui-même, délesté du poids de la souffrance de sa mère absente à elle-même.

Encore là, vous n'avez aucune idée de comment tout cela se traduit. Et c'est bien comme ça. Je vous laisse le découvrir. Mais je vous préviens, il y aura des embûches en chemin. Vous allez peut-être sentir, comme moi, au bout d'un moment, que quelque chose cloche.

Dans les dialogues, pour commencer. C'est-à-dire : le flux poétique dans la narration, on veut bien, on est capable d'en prendre. Mais dans les dialogues ?

Les personnages parlent comme dans les livres. Tandis que le cadre de l'histoire est réaliste, ce qu'ils se disent entre eux, la façon dont ils s'expriment, pas tous, mais la majorité, tout cela fait très, très littéraire. Affecté, plaqué. Pas naturel.

Ils parlent à peu près tous le même langage. Je veux dire : est-ce qu'un jeune homme de 26 ans s'exprime dans le quotidien comme un

vieux peintre arrivé au bout de sa vie ?

Est-ce qu'une jeune infirmière, même si elle lit beaucoup et aurait voulu devenir écrivaine, parlerait dans ces termes à son mari frigide : « *Je pensais que nous serions des êtres d'exception, complices et unis dans nos corps comme deux étoiles qui scintillent tellement fort que le reste du monde peut s'abreuver à leur humanité et que ça fait que l'on n'est jamais seuls, mais reliés aux autres par le cœur et les paumes.* »

C'est un exemple parmi d'autres. Mais ça finit par peser. On sent les ficelles derrière, je veux dire : on sent l'auteure qui écrit, qui cherche à faire beau, qui ne parvient pas à donner des voix différentes à ses personnages.

C'est le trop, en fait, qui dérange. Comme si trop de poésie, trop de recherche dans l'écriture, trop de « vouloir faire beau » finissait par produire un effet de surfait.

Autre chose encore : le ton préchi-précha employé au tournant. Parfois, ça sonne guide psychopop. Du genre : « *Je pense que la seule façon de survivre, c'est de toujours chercher la bonté et la beauté, chaque jour, chaque minute, mais sans oublier notre part de responsabilité dans les atrocités du monde. Que nous reste-t-il après ça ? L'espoir.* »

Il y a aussi beaucoup d'insistance sur la nourriture bio, la préservation de la nature. Ça flirte avec le plaidoyer pour la sauvegarde de l'environnement. Ça va, on a compris.

Voilà, je l'ai dit. Mais ça ne m'a pas empêchée de poursuivre ma lecture jusqu'à la fin. Et j'ai eu raison. Si ça stagne un peu vers le milieu, ça reprend vite du poil de la bête. Les 100 dernières pages nous conduisent à des revirements de situation étonnants. Le roman prend une tout autre ampleur.

Très, très riche comme histoire. Et la fin est vraiment réussie. Nous reste en mémoire de magnifiques tableaux. D'où jaillit la lumière. Nous habitent aussi des personnages pleins de failles, sensibles à cette lumière. Apaisant comme lecture, au final.

NE DITES PAS À MA MÈRE QUE JE SUIS VIVANT

Lyne Richard
Québec Amérique
Montréal, 2012, 273 pages

Savamment désordonné

L'écrivaine Marie-Andrée Lamontagne a imaginé cet étonnant roman qui raconte le parcours d'un traîneau d'époque Louis XV de la France jusqu'au Canada

SUZANNE GIGUÈRE

Imaginez un récit où vous auriez à relier les points et, une fois la lecture achevée, vous restiez sans voix. Imaginez un roman savamment désordonné, plein d'aventures rocambolesques, où vous passez d'une histoire à une autre, d'un personnage et d'un lieu à un autre avec une facilité déconcertante. Un récit où la construction narrative vous semble désinvolte, sans queue ni tête de prime abord, et qui pourtant repose sur une singulière et solide construction. Imaginez enfin un roman difficile à suivre jusqu'à ce que vous découvriez les artifices dont les récits maîtrisés ont le secret et une petite voix qui vous chuchote que vous allez bien vous amuser...

La journaliste, éditrice et écrivaine Marie-Andrée Lamontagne, passionnée d'histoire et de littérature, a imaginé cet étonnant roman qui raconte le parcours d'un traîneau d'époque Louis XV de la France jusqu'au Canada, au fil de plusieurs générations et de plusieurs époques, en bouleversant la vie de ses propriétaires. Au commencement, un jeune conservateur du Musée des beaux-arts de Montréal a pour mission de reconstituer l'histoire du traîneau ancien. À travers une série de recherches aussi fantasmagoriques que tortueuses, c'est à une véritable enquête s'étendant du XVIII^e au XXI^e siècle, de Londres à Paris, en passant par le Montréal de la bourgeoisie anglophone et francophone de la fin du XIX^e siècle, Ottawa, capitale de la Province unie du Canada, Calgary et Nashville (Tennessee), que nous convie la romancière.

Mais comment rapporter cette histoire arachnéenne qui se déroule sans cesse si ce n'est de travers, en en escamotant la moitié ? Quand, dans le nœud d'histoires racontées, tout n'est que mensonges, dupes, dans la toile tissée par la romancière, on côtoie une quinzaine de personnages : Delphine de Sangot et son amant, le duc de Choiseul, Horace Gallagher, M. Van Houtte, Prussien d'origine, mag-



MARTINE DOYON

La journaliste, éditrice et écrivaine Marie-Andrée Lamontagne est passionnée d'histoire.

nat des chemins de fer, Bryan O'Leary, un escroc, Wilhem Joos, un banquier, les sœurs Ballock, un ébéniste, un horloger, un antiquaire, un chiffonnier et Horace Walpole, un mystérieux philologue et physicien. On se retrouve au cœur de vies conjugales calamiteuses, de trahisons, de rancœurs refoulées et de vengeance, de désirs irrationnels, de passions et d'obsessions. Soudain on est pris de vertige.

De son côté, la romancière maintient la cadence et nous révèle l'extraordinaire complexité des existences humaines en semant ici et là de petites phrases qu'on relit deux fois plutôt qu'une : « *Pourquoi la vie vous fait-elle passer un éternel examen ?* » « *Il en va ainsi des grands malheurs. On oublie les causes, les circonstances, reste le sentiment brutal d'une dépossession et il n'y a plus qu'à se maudire de sa négligence.* » « *Une femme que l'on fait rire est une femme conquise.* »

L'homme au traîneau est une machine romanesque aux ressorts parfaitement emboîtés, avec une intelligence qui souffle en permanence et aiguise celle du lecteur. Un roman dont on sort presque métamorphosé, si on accepte de s'enfoncer dans un labyrinthe d'histoires multiples et de trouver du plaisir à se perdre dans ses méandres. Rares sont les romans qui nous laissent une impression aussi ambivalente et contrastée que

L'homme au traîneau. On aime ou on déteste ; moi, j'ai aimé. Marie-Andrée Lamontagne nous donne d'ailleurs la permission d'abandonner un livre s'il ne nous plaît pas : « *Les livres ne vous trahissent pas. Ils ne peuvent vous décevoir. Il n'y a qu'à les jeter au premier signe de mécontentement et vous tourner vers ceux qui conviennent à votre goût, à votre cœur.* »

Ludique, brillant, s'appuyant sur une recherche rigoureuse et un souci d'authenticité historique, *L'homme au traîneau* se démarque dans la production littéraire automnale. Cela change et aère l'esprit. De temps en temps, c'est bien.

Collaboratrice
Le Devoir

L'HOMME AU TRAÎNEAU

Marie-Andrée Lamontagne
Leméac
Montréal, 2012, 251 pages

« Les livres ne vous trahissent pas. Ils ne peuvent vous décevoir. Il n'y a qu'à les jeter au premier signe de mécontentement et vous tourner vers ceux qui conviennent à votre goût, à votre cœur. »
L'homme au traîneau

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de l'Histoire
Lundi 29 octobre
à 19 heures

Centre commémoratif
de l'Holocauste à Montréal

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

Les enfants cachés

« ... ils étaient destinés à périr dans les camps de la mort. Ils ont été miraculeusement cachés et sauvés. Comment en sont-ils restés marqués ? »

NATHALIE ZAJDE, dans son livre **LES ENFANTS CACHÉS EN FRANCE** (Odile Jacob, 2012) dessine le portrait d'une vingtaine de ces enfants juifs cachés pendant la 2^{ème} Guerre mondiale, dont **BORIS CYRULNIK** et **ANDRÉ GLUCKSMANN**.

AVEC NATHALIE ZAJDE ethnopsychiatre et auteure

ET MARGUERITE ELIAS QUDDUS enfant cachée, auteure de « Cachée » coll. Azrieli des Mémoires de survivants de l'Holocauste

ANIMÉE PAR LA JOURNALISTE ÉMILIE DUBREUIL

Série éducative
sur l'Holocauste / Holocaust
Education Series

Hommage à Naïm Kattan dans Les Écrits

L'écrivain Naïm Kattan, collaborateur du *Devoir* depuis les années 1950, se voit gratifier d'un hommage dans le plus récent numéro de la revue littéraire *Les Écrits*, dont il a longtemps assuré la direction. On y trouve une suite de

textes dédiés à l'écrivain d'origine irakienne. Au nombre des signataires, on remarque Yves Bonnefoy, Hélène Cixous, Vénus Khoury-Ghata, Alain Médam, Jacques Allard, Nicole Brossard et Georges Leroux. Le numéro propose aussi un « *In Memoriam Claude Lévesque* ». Le philosophe est décédé en mars 2012.

Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 15 au 21 octobre 2012			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	CLASSEMENT ANCIEN
Romans québécois			
1	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
2	La vie épique de Charlotte Lavigne • Tome 3 Cabernet...	Nathalie Roy/Libre Expression	3/2
3	Les délaissées	Denis Monette/Logiques	1/5
4	Princesse Yennenga	Rejean Tremblay/Homme	-/1
5	Les héritiers d'Enkidieu • Tome 6 Nemeroff	Anne Robillard/Wellan	2/5
6	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus	Micheline Dalpé/Goélette	4/5
7	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	8/2
8	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Sénécal/Ailre	5/9
9	Fanette • Tome 5 Les ombres du passé	Suzanne Aubry/Libre Expression	9/2
10	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Éveline et Sarah	Micheline Dalpé/Goélette	6/10
Romans étrangers			
1	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	1/3
2	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset	2/4
3	Substance secrète	Kathy Reichs/Robert Laffont	3/4
4	Défendre Jacob	William Landay/Michel Lafon	-/1
5	À découvert	Harlan Coben/Fleuve noir	-/1
6	Copycat	James Patterson/Michael Ledwidge/Archipel	4/3
7	Insaisissable • Tome 1 Ne me touche pas	Tahereh Mafi/Michel Lafon	-/1
8	Kaïken	Jean-Christophe Grangé/Albin Michel	5/4
9	Les morsures du passé	Lisa Gardner/Albin Michel	6/4
10	L'amour dure trois ans. Le roman suivi du scénario du film	Frédéric Beigbeder/LGF	9/2
Essais québécois			
1	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard/Pierre Cayouette/VLB	1/6
2	Les femmes au secours de l'économie	Monique Jérôme-Forget/Alain Stanké	-/1
3	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec	4/2
4	La mafia Irlandaise de Montréal	D'Arcy O'Connor/La Presse	3/3
5	Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé	Alain Vadeboncaeur/Lux	5/2
6	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Hadeau/Jacques Parizeau/Fides	2/9
7	La juste part	David Robichaud/Patrick Turmel/Atelier 10	10/3
8	L'échiquier de Mirabel	Suzanne Laurin/Boréal	-/1
9	Breve histoire des femmes au Québec	Denyse Baillargeon/Boréal	-/1
10	Papineau. Erreur sur la personne	Yvan Lamonde/Jonathan Livernois/Boréal	7/2
Essais étrangers			
1	Reflets dans un oeil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud	1/6
2	Pour des villes à échelle humaine	Jan Gehl/Écosociété	-/1
3	La mort de l'élite progressiste	Chris Hedges/Lux	7/2
4	L'illusion Obama. Le pouvoir de l'argent aux États-Unis	John R. McArthur/Lux	3/3
5	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF	4/10
6	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	5/8
7	Barack Obama, la grande désillusion	André Kaspi/Plon	-/1
8	Sortez-nous de cette crise... Maintenant !	Paul R. Krugman/Flammarion	10/2
9	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue)	Jean Ziegler/Points	-/1
10	Je vais passer pour un vieux con. Et autres petites...	Philippe Deleury/Seuil	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Les chameaux de Zambra

LOUIS
HAMELIN

Ce matin, en attaquant un ananas bien mûr avec un couteau, je pensais aux clichés de la littérature latino-américaine. Borges a fameusement dit que la preuve que le Coran était arabe, c'est qu'on n'y trouvait aucun chameau, mais lui-même aimait bien les gauchos et leurs rixes au couteau. Je venais de terminer *Personnages secondaires* d'Alejandro Zambra et je me rappelais que Zambra, rencontré il y a un mois à un jet de pierre du château de Vincennes, un peu plus soûlé que moi et maîtrisant donc mieux son anglais que je massacrerais mon espagnol, m'avait dit qu'il ne se sentait pas tenu, par les attentes traditionnelles d'un certain public, de mettre des jungles et des généraux dans ses livres. Ou même des ocelots, comme son compatriote Sepulveda. Je suis en train de lire ton livre, que je lui ai dit. Allons boire un verre, fut sa réponse.

Si la « génération du boom », de Roa Bastos à García Márquez et à Vargas Llosa, a pratiquement fait du roman de dictateur un genre en soi, on ne voit poindre nulle part, dans *Personnages secondaires*, la triste tronche à képi du général Pinochet, même si son ombre plane sur tout le bouquin. C'est un livre de l'ombre. J'ai continué de le lire dans l'avion, l'ai rangé à l'arrivée et ne l'ai ressorti qu'il y a deux jours, pour y souligner, de ci de là, des phrases comme celle-ci : « [...] un livre est presque toujours le verso d'un autre livre immense et étrange. »

Ce me semble être une autre manière, pour Zambra, de situer son art : dans une histoire en marche qui, collabos ou résistants, les forçait à prendre position, les romanciers précités produisaient les œuvres immenses et étranges du réalisme magique, comme autant de chapitres apocryphes de l'épopée nationale. Mais que fait-on quand, comme Zambra, né deux ans après la chute d'Allende, on a grandi dans une classe moyenne éprise de normalité, pour ne pas dire de normalisation, dans une région du globe où les héros ont déjà perdu la bataille, leur sang versé blanchi par un État capable d'offrir à des parents ni riches ni pauvres, ni bons ni méchants, ce que désirent à peu près tous les parents du monde : la sécurité.

Pendant que le militant torturé agonise sous plusieurs couches de béton, un enfant, près de là, tape dans un ballon. Zambra s'est intéressé à cet enfant de sa génération, à cette époque de l'histoire où les parents avaient plus peur que les enfants.

« Pendant que les adultes tuaient et étaient tués, nous dessinions dans un coin. Pendant que le pays s'effondrait par morceaux, nous, nous apprenions à parler, à marcher, à plier les serviettes en forme de bateaux, d'avions. Pendant que le roman se déroulait, nous jouions à cache-cache, à pas vu pas pris, à disparaître. » « J'étais le seul à venir d'une famille sans morts et cette constatation m'avait rempli d'une étrange amertume... » Du grand-père communiste à ce paternel qui, après-coup, au nom de l'ordre, approuve Pinochet, le narrateur écrivain s'efforce de soulever son appartenance aux salauds. « C'était difficile d'être comme ça : ni bon ni méchant. Il me semblait qu'au fond c'était ça, être méchant. » « J'éprouve, dit magnifiquement sa copine, l'absence de culpabilité comme de la culpabilité. »

Sartre disait qu'il ne suffit pas de le vouloir pour échapper à l'Histoire. L'écrivain de *Personnages secondaires*, d'autre part, sait très bien qu'« on finit toujours par raconter sa propre histoire ». Entre ces deux limites, le roman d'Alejandro Zambra se veut une douce et douloureuse quête du paradis perdu d'une enfance, de « ce lotissement aux noms de rue féériques où nous avons vécu, familles nouvelles, sans histoire, du Chili de Pinochet ».

Distinguant, dans l'intitulé même des chapitres, entre *La littérature des parents* et *La littérature des fils*, le roman, qui se rattache bien entendu à cette dernière, semble ainsi mettre en scène, en plus d'une identification problématique à l'histoire, la question de la filiation littéraire. Le roman des pères, c'est peut-être celui, plein d'ananas et de bananiers, de jaguars et de généraux, des attentes stéréotypées dont me parlait Zambra à cette table de café d'un coin de rue de Vincennes. Et le roman des fils ? Si *Personnages secondaires* peut servir d'exemple, c'est d'abord le genre de livre écrit par un écrivain qui ne veut pas l'écrire. En voici l'intrigue, « réduite aux dimensions d'un résumé de film dans un programme télé [...] : deux amis d'enfance se retrouvent par hasard après vingt ans et tombent amoureux. Mais nous ne sommes pas des amis. Et il n'y a pas d'amour entre nous ». En fait, comme le dit si bien l'inscription sur le t-shirt noir de Claudia la première fois qu'il la retrouve : *Love sucks*.

Ils boivent du vin, mangent un peu ou bien oublient, font l'amour. On est dans l'intimité, sur fond d'histoire impossible à congédier. Car l'auguste général ne se laissera pas tasser si facilement d'un livre sur les années de dictature et de démocratie au Chili. L'écrivain du livre

n'entend pas seulement demander des comptes à la littérature des parents, mais aussi au père lui-même : « Je ne peux m'empêcher de demander à mon père s'il était, oui ou merde, pour Pinochet à l'époque. » Ce pourrait être un roman de la réconciliation et du mensonge, la première n'étant possible qu'au prix du second.

L'innocence perdue ? « Nous en sommes à un moment de notre vie où ce ne sont plus les films et les romans qui sont importants, mais bien le moment où nous les avons vus, où nous les avons lus : l'endroit où nous étions, ce que nous faisons, qui nous étions à l'époque. »

Ce qui est certain, c'est que là où la littérature des parents nous eût proposé, sur le même sujet, quelque vaste architecture romanesque à la Vargas Llosa, l'auteur de *Bonsai*, « sans projet d'envergure, sans but précis », donnant l'impression de céder, ici et là, aux sirènes de l'autofiction, voire du roman-dans-le-roman de prof, mais écrivant résolument « au verso » du grand roman d'histoire politique hispano-américain, va laisser glisser, tout doucement, son livre vers la poésie : « se rappeler les images dans leur plénitude, sans composition du cadre, sans décors grandioses. Obtenir une musique véritable. Fini les romans, fini les excuses. »

Parlant d'excuses, je sais que mon espagnol était pourri ce soir-là, pero hombre, me gusta mucho tu novela : es un buen libro, muy bonito. Salud... Voilà. Ça sort un peu mieux quand on a eu trente jours pour y penser.

hamelin.lou@gmail.com

PERSONNAGES SECONDAIRES

Alejandro Zambra
Éditions de l'Olivier
Paris, 2012, 167 pages

Une enfance anarchique

GILLES ARCHAMBAULT

Peut-être en êtes-vous rendu à mal tolérer les récits autobiographiques, il en pleut et de qualité diverse. Aussi est-ce avec un peu de crainte — celle que l'on ressent devant un lecteur incrédule — que je vous entretiens d'un merveilleux petit livre. Non seulement évoque-t-il une vie, mais il s'attache à une période dangereuse de cette vie, l'enfance. Combien de bluettes et de piètres insignifiances ne publie-t-on pas sur ce thème en soi émouvant ?

Goliarda Sapienza, révélée au public francophone en 2005 grâce à un livre majeur, *L'Art de la joie*, raconte sur un ton inimitable ses premières années dans une petite ville de Sicile aux prises avec le fascisme. La petite, élevée selon des principes

anarchistes, ne va pas à l'école. Ses parents estiment que l'éducation qu'elle y recevrait serait de nature à la corrompre et pourraient la détourner de l'idéal révolutionnaire. Ayant été fascinée par *Pépé le Moko* de Julien Duvivier, elle voit en Jean Gabin l'incarnation du héros qui triomphe des forces du mal et qui terrasserait les bourgeois. Comme il lui manque la somme qui lui permettrait de visionner *Quai des brumes* avec ce même acteur dont elle adopte même la démarche chaloupée, elle se débrouillera pour l'amasser, refusant qu'on lui fasse quelque cadeau. Car, selon elle, Gabin en homme libre se débrouillera tout seul.

Il s'agit, on le devine, d'une enfance hors norme. Elle se déroule dans un quartier populaire dans lequel fraient prostituées, voisins vendus au Duce, enfants de petits-bour-

geois et de libertaires. Même si la misère est mentionnée, si les occasions de détresse ne manquent pas, c'est à l'amusement, à la drôlerie que nous sommes convoqués. Tout au long de ma lecture, j'ai pensé à Michel Chartrand que ce livre aurait plus qu'amusé.

Comme bien l'on pense, la petite Sicilienne à des idées tranchées. Les personnes auxquelles elle s'adresse également. Lui fait-on remarquer que la maison de ses parents fourmille d'activités, elle rétorque : « Les gens actifs, pleins de vie, sveltes et vifs, bref, en un mot, antifascistes, dorment peu et ne s'ennuient jamais ». Quant à l'école, « ce n'est qu'une usine à chômeurs ou un foyer de fascistes obtus et cruels ». Le socialisme ? « De tous les sales mensonges qui circulent dans le monde, c'est le moins sale », estime un personnage. L'amour ? « C'est quelque chose de si essentiel à notre nature qu'on ne peut s'en passer, quelque chose comme le pain, l'eau, le sel » et ce qui perdra Gabin dans *Quai des brumes*. La vertu des juges ? « Ce type-là est si riche qu'il s'ennuie et, n'ayant pas le courage de s'adonner au vice, il s'est trouvé l'alibi de la loi ».

Ce roman se lit d'une traite. Goliarda Sapienza l'a rédigé dans les dernières années de sa vie alors qu'elle avait délaissé théâtre et cinéma pour se consacrer à l'écriture. Étrange destin que le sien. Interprète de Pirandello à la scène, elle a joué dans *Senso* de Visconti et a été l'assistante du même pour *Nuits blanches*. Ce texte dont la drôlerie et la franchise de ton est la marque ne préfigure en rien une vie qui fut tragique, traversée par des drames intimes. Peut-être, Goliarda Sapienza continuait-elle à penser, comme l'enfant qu'elle avait été, que « Recommencer - murmure Jean en souriant du haut du grand écran - voilà le secret, rien ne meurt, tout finit et tout recommence, seul l'esprit de lutte est immortel, de lui seul jaillit ce que communément nous appelons la Vie ».

L'éditeur de *Moi, Jean Gabin* prévoit publier les œuvres complètes de l'auteure. L'entreprise est plutôt mal lancée, car en première de couverture on ajoute un "i" fautif au prénom de la romancière. Mais ne vous laissez pas arrêter par cette bétise. Le roman, lui, se dévore pour peu qu'on soit porté vers le tragique et la poésie du monde.

Collaborateur
Le DevoirMOI, JEAN GABIN
Goliarda Sapienza
Traduit de l'italien par Nathalie Castagné
Éditions Attila
Paris, 2012, 172 pages

Réjean Tremblay en compagnie d'une Burkinabée.

ARCHIVES PERSONNELLES DE RÉJEAN TREMBLAY

La vision du monde de Réjean Tremblay

Premier roman du célèbre chroniqueur sportif et scénariste Réjean Tremblay, *Princesse Yennenga*, dont l'action se déroule au Burkina Faso, ne déstabilisera pas les inconditionnels de l'auteur de *Lance et compte*. Tremblay, en effet, a peut-être décidé de changer de décor et de jouer la carte de l'exotisme, mais sa vision du monde, elle, ne bouge pas d'un iota.

LOUIS CORNELIER

Chirurgienne et gynécologue québécoise de 32 ans, Julie Bertrand, pour éloigner un peu l'embourgeoisement qui la guette, part en mission humanitaire au Burkina Faso. Là-bas, elle opérera des femmes devenues fistuleuses après avoir été excisées et formera des chirurgiens locaux. Sur place, dans le feu de l'action, elle fera la rencontre d'un irrésistible géologue burkinabé qui réveillera puissamment ses sens et la forcera à remettre ses habitudes en question.

Plaidoyer contre l'excision et l'homage rendu à la culture traditionnelle africaine telle qu'elle s'incarne au Burkina Faso, ce roman a des prétentions progressistes. Tremblay est certes de bonne foi en se voulant féministe (les femmes, écrit-il, « sont la vie de l'Afrique ») et anticolonialiste, mais il n'arrive pas, c'est le moins qu'on puisse dire, à refréner sa vision du monde développée dans les vestiaires d'arènes occidentales.

Son héroïne est brillante, fonceuse et déterminée, mais elle est surtout « sexy à faire damner un saint ». Ses seins, d'ailleurs, sont abondamment décrits. Elle a, précise le romancier, la poitrine « lourde », « généreuse » et « volumineuse », en plus d'avoir de « longues jambes » et, au total, un « superbe corps » de blonde.

Ses réalisations professionnelles sont bien sûr admirables, mais elles sont surtout, ici, bandantes. On n'est pas

dans *Lance et compte*, parce qu'il ne s'agit pas de hockey, mais l'esprit reste le même. Ce roman, en effet, aurait pu s'intituler *Opère et baise*.

Pour faire découvrir la noblesse de l'Afrique, Tremblay multiplie les clichés. Les Burkinabés sont pauvres mais toujours propres et surtout très fiers. Ah, s'exclame la chirurgienne, « si on avait le dixième de cette fierté au Québec, imagine ce qu'on pourrait faire ».

Les Africains, d'ailleurs, sont plus proches de leurs enfants que les Québécois parce qu'ils ne les envoient pas à la garderie, ajoute la médecin en découvrant « une autre vérité ».

Et que dire, surtout, des hommes africains, de vrais mâles, eux, pleinement virils, dont la masculinité n'est pas refoulée comme celle des hommes québécois ? L'urgentologue québécois qui partage la vie de Julie Bertrand ne fait pas le poids devant « le puissant désir animal de Bunde », le géologue burkinabé qui fera telle-ment exulter le corps de la gynécologue aux seins « plantureux » qu'elle en oubliera presque sa BMW.

Une fascination pour les gagnants

Sensible au sort des victimes de toutes sortes — il y a toujours, dans ses œuvres, du vrai monde malmené, mais avec de belles valeurs, qui méritent notre pitié —, Tremblay est surtout fasciné par les gagnants, par les parvenus, plus précisément, comme les joueurs de hockey,

les grands journalistes ou les médecins, qui nourrissent ses fantasmes.

Sa princesse, ici, comme ses princes de la glace ailleurs, est satisfaite d'elle-même. Oui, elle gagne plusieurs centaines de milliers de dollars par année, mais, se dit-elle avec l'assentiment du romancier, elle le mérite. La justice, pour Tremblay, c'est ça : le droit aux privilèges, pour les gagnants, est naturel, voire sacré, dans la mesure où ils font l'aumône, du haut de leur superbe.

Très télévisuelle — on imagine déjà cette histoire à l'écran —, l'écriture de Tremblay se caractérise surtout par son efficacité. Le récit, en effet, est accrocheur, surtout dans le dernier tiers du livre, et habilement mené. Il ne faut toutefois pas être allergique aux « harlequinades » (avec le « h », oui, comme dans les romans à l'eau de rose) érotisées pour l'apprécier. La narration (au passé simple et à l'imparfait) est généralement convenable, mais elle détonne, à quelques reprises, quand le romancier passe au présent de l'indicatif le temps d'une mise au point. Cela donne des passages douteux comme celui-ci : « Même le barman était impressionné. C'est vrai un peu partout dans le monde, mais encore plus en Afrique de l'Ouest : quand une personne passe à la télévision, elle devient instantanément quelqu'un de très important. Le barman et la serveuse félicitèrent Julie [...] ».

Réjean Tremblay n'est pas un mauvais raconteur d'histoires. Sa vision du monde, qui se résume à un capitalisme à visage humain appliqué à toutes les sphères de l'existence, en fait toutefois un piètre idéologue.

Collaborateur
Le DevoirPRINCESSE YENNENGA
Réjean Tremblay
Éditions de l'Homme
Montréal, 2012, 336 pages

www.triptyque.qc.ca
Tél.: 514.597.1666

Olivier Demers

L'HOSTILITÉ DES CHIENS

roman

OLIVIER DEMERS
L'HOSTILITÉ DES CHIENS
roman, 183 p., 20 \$

« Une plongée en apnée dans la névrose plutôt convaincante et qui entraîne le lecteur jusqu'au seuil d'une intéressante ambiguïté. »
Christian Desmeules, *Le Devoir*

Marie-Paule Villeneuve

Salut mon oncle!

roman

MARIE-PAULE VILLENEUVE
SALUT MON ONCLE!
roman, 320 p., 25 \$

« Un roman sain, plein de rebondissements. Une belle manière de pointer la violence faite aux femmes, l'exploitation des travailleurs affectés au débroussaillage, les intrigues et les luttes de pouvoir dans un milieu de travail, l'itinérance et la discrimination. Une écriture drôlement efficace. »
Yvon Paré, yvonpare.blogspot.ca

LIVRES

LA VITRINE

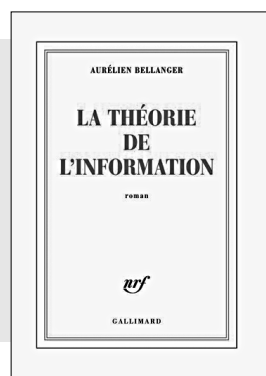


HISTOIRE

**L'UNION DES ARTISTES
75 ANS DE CULTURE AU QUÉBEC**
Sous la direction
de Jean-François Nadeau
Éditions de l'Homme
Montréal, 2012, 206 pages

Les artistes comme vitrine du peuple québécois? Voilà ce qu'on décèle dans cet ouvrage retraçant les 75 ans de l'Union des artistes (UDA), tout juste publié et dirigé par le collègue Jean-François Nadeau. « Il s'agit d'une histoire du Québec à travers les artistes », expose d'ailleurs celui-ci pour présenter ce livre s'attardant aux nombreuses luttes qu'ont dû mener ces étincelles de la population québécoise depuis 1937, année de création du syndicat. « On payait [les artistes] un paquet de cigarettes pour faire une émission de radio et ils devaient s'en trouver satisfaits », se rappelle le comédien Jean-Louis Roux pour illustrer le caractère essentiel d'une organisation destinée entre autres à protéger quelques intérêts, ne serait-ce que matériels. Jusqu'à l'émergence d'un mouvement indépendantiste dans lequel les artistes se révèlent de précieux porte-étendards, la société québécoise évolue toujours en symbiose avec ces figures de l'art qui lui donnent une voix.

Marie-Andrée Chouinard

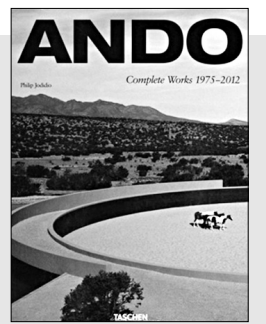


ROMAN

**LA THÉORIE DE
L'INFORMATION**
Aurélien Bellanger
Gallimard
Paris, 2012, 490 pages

Seuls ensembles, technologiquement isolés, même au sommet de la gloire. Avec *La théorie de l'information*, un premier roman, le jeune auteur Aurélien Bellanger réalise une autopsie de nos dérives numériques du moment en remontant le fil des innovations techniques qui les ont façonnées. La chronique est ambitieuse. Un certain Pascal Értanger, gourou de cette société de l'information, lui donne corps et incarne ces mutations depuis le sous-sol d'un pavillon de la banlieue parisienne où il va explorer le monde du Basic, du Minitel et surtout ses 3615 à saveur pornographique qui ont construit sa face rose, pour mieux poser les bases d'un empire numérique et médiatique, à la lisière de la religion. L'homme, marqué par la théorie de Claude Shannon (1948) — qui donne son titre au bouquin —, va devenir riche, mais aussi, avec l'émergence du Web participatif, s'isoler du monde, la faute sans doute aux rayonnements des écrans. Très houlebeccien dans l'esprit — Bellanger a signé un essai sur l'homme —, ce roman séduit malgré tout avec son écriture qui arrive à extraire une certaine poésie dans la rhétorique et le vocabulaire technophile, mais également en mettant un visage cru sur cette idée de Dieu qui peut finalement être derrière une pensée calculante, n'en déplaise à Heidegger.

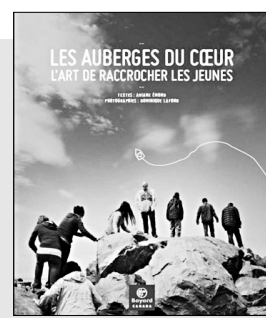
Fabien Deglise



**ANDO-COMPLETE WORKS
1975-2012**
Philip Jodidio
Taschen
Cologne, 2012, 660 pages

La brique est imposante, mais à la mesure du géant de l'architecture Tadao Ando, Prix Pritzker 1995, devenu une des icônes de l'architecture moderne. L'ouvrage publié par l'expert en architecture Philip Jodidio survole en plus de 600 pages les plus grands projets de musées, d'églises, de centres culturels et de résidences privées conçus depuis 40 ans par ce maître des formes. Le style unique d'Ando, mélange de tradition japonaise et de modernité, en a fait un des préteurs du minimalisme à son meilleur. Béton, eau, lumière et bois se conjuguent pour mouler le bâtiment au paysage, faisant d'Ando un architecte près du land art. Malgré l'omniprésence du béton brut, Ando fait par tout place à la nature, laissant filtrer la lumière, perceant largement les parois pour mener le regard vers l'horizon. Philippe Stark a déjà qualifié Ando d'« architecte mystique ». L'ouvrage cerne toutes les facettes de cet architecte qui signera bientôt, à 400 km de Montréal, le nouveau pavillon du Clart Art Institute au Massachusetts.

Isabelle Paré



HOMMAGE

**LES AUBERGES DU CŒUR:
L'ART DE RACCROCHER
LES JEUNES**

Textes: Ariane Émond
Photographies: Dominique Lafond
Bayard, Canada, 2012, 123 pages

C'est le fruit d'un reportage inédit que nous proposent Ariane Émond et Dominique Lafond dans ce livre-hommage écrit pour les 25 ans des Auberges du cœur du Québec. La tournée réalisée par les auteurs dans le réseau des 29 refuges du Québec trace un portrait émouvant en images et en mots de ces auberges méconnues, qui accueillent dans l'urgence plus de 3000 jeunes « abimés de la vie » chaque année. Avec une plume complice, Ariane Émond fait de cet « album de famille » un ouvrage qui détonne par rapport aux livres anniversaires, parfois complaisants ou tout simplement ennuyeux. Ce gros plan sur l'art de ces « raccrocheurs de jeunes » est un coup de chapeau lancé à ces maisons solidaires qui ont réussi à redresser la trajectoire malheureuse de quelque 60000 jeunes en 25 ans. Tout un village! Une véritable cour des miracles aux moyens limités qui doit, malheureusement, refuser bon an, mal an des milliers d'écorchés de la vie.

Isabelle Paré

Dos à dos face au monde enflammé

L'essai de Richard Millet, désormais disponible au Québec, et le roman de Gwenaëlle Aubry défendent des points de vue opposés

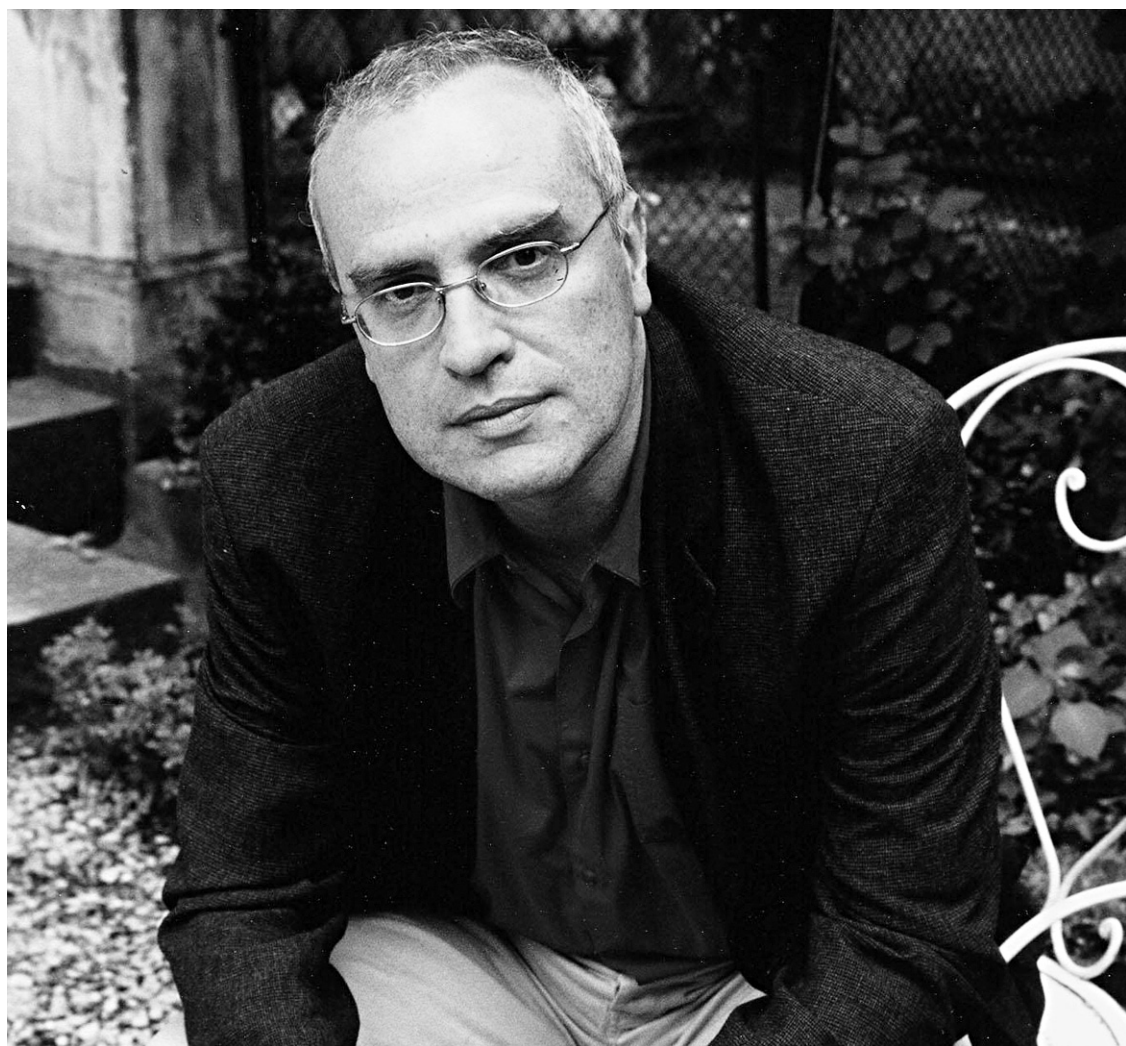
GUYLAINE MASSOUTRE

Désolant. Au moment où on reproche aux intellectuels de ne pas assez s'impliquer dans la chose publique pour lui donner sens, Richard Millet se commet à l'inverse. Ici s'arrêtera l'éloge.

Dans *Langue fantôme*, suivi d'*Éloge littéraire d'Andres Breivik*, essai felleux sans avoir tout faux, l'opinion domine et couvre large, jetée haut dans la mêlée décriée. Avec son goût amer des choses vues, endossées sur le mode réactionnaire, l'écrivain inadapté aux temps actuels, aussi imprévus qu'ingérables, Millet, donc, parlant au nom de l'âge d'or de la Littérature — époque non située et non situable, sauf à la rapporter à son enfance villageoise, aux propos de comptoirs et aux vertus de la langue française, parée des promesses idéales qui épureraient les tâches payannes —, bénéficie des méfaits qu'il dénonce: fabrication des idoles, communication bruyante et édition à tout crin.

Critique littéraire et chroniqueur d'actualité, mêlant l'identité nationale et les vertus chrétiennes de la langue, il répand ses convictions d'un combattant battu: au point de défendre ladite normalité d'un psychotique, assassin d'innocents compatriotes norvégiens. Ainsi croit-il à la beauté « littéraire » de la psychose, ramenée sans principes à la normalité causale, explicative de notre temps. Que la folie ait cause en tous n'est pas la question de Millet: le voici suspendu aux célestes vérités qu'il assume, selon les mérites qui ont distingué son écriture.

Perte de temps que ces confusions, où Blanchot est commis à cautionner ce dont son œuvre s'est détachée, par un approfondissement aveugle à Millet, celui-ci surfant sur toutes choses socialement et culturellement observables dans ce pamphlet simplificateur. Au nom de la grandeur perdue de la France (des colonies?), de la littérature française inconnue de telle Australienne, de l'ordre établi avant la Révolution et de la race souche, etc., cet essai a des prétentions. Mais qu'on lise avantageusement des travaux plus sérieux, ceux de Charles Taylor, qu'on ne saurait accuser de renier les valeurs occidentales, et l'affaire est classée.



J. SASSIER

Critique littéraire et chroniqueur d'actualité, mêlant l'identité nationale et les vertus chrétiennes de la langue, Richard Millet répand dans *Langue fantôme*, suivi d'*Éloge littéraire d'Andres Breivik*, ses convictions d'un combattant battu: au point de défendre ladite normalité d'un psychotique, assassin d'innocents compatriotes norvégiens.

Fiction: des ennemies face à face

Revenons aux prix littéraires, à ce marché désemparé par l'affluence des livres, et à la tâche d'en distinguer de singuliers, qui réuniraient l'absolu profond et la vente garantie, tenus pour incompatibles. Votre lectrice du *Devoir*, qui vous présente quantité de romans honnêtes, bien écrits même s'ils ont un air de famille, faits d'actualité et d'oralité croissantes, ou de modes américaines (cruelles telles), y relève des publications d'esprits chercheurs, des voix qui font l'exercice d'écrire en tenant bon la langue, sans forclusion dans les frontières au nom de quoi tant de guerres stupides ont (eu) lieu.

Prenez *Partages*, de la philosophe et romancière Gwenaëlle Aubry, lauréate d'un Médicis en 2009, en lice pour

plusieurs prix. Ce roman, d'une grande sensibilité et intelligence de la réalité vécue, raconte la guerre civile qui oppose Israéliens et Palestiniens, depuis qu'un certain pays, créé par l'Angleterre, a octroyé aux uns une terre prise aux autres, avec ce qui en résulte de haines incoercibles.

Tout le contraire d'un esprit de guerre, ce beau roman met en présence deux jeunes filles de 17 ans, l'une Palestinienne, née dans un camp, et l'autre Américaine, émigrée à Jérusalem avec sa mère pour vivre les « bienfaits » de l'État juif en terre colonisée. Qui ne comprendra pas les souffrances et les injustices de morts justifiées par des rancunes sans pardon? Cette violence répétée, historique, qui veut que la vie ne vaille rien arrimée à une cause, vaut-elle mieux que cette paix luxueuse que le monde nous envie, ce multi-

culturalisme décrié par Millet, qui renonce à la guerre pour donner à vivre un ordre acceptable pour tous?

Le roman d'Aubry partage le classicisme des honnêtes gens, qui veulent vivre ensemble. Ce qu'on entend dans cette protestation d'écrivaine, c'est un kyrie de Bach, un alléluia de Haendel, un miserere de Górecki ou un gospel.

Collaboratrice
Le Devoir

LANGUE FANTÔME
SUIVI DE ÉLOGE
LITTÉRAIRE D'ANDRES
BREIVIK

Richard Millet et Pierre-Guil-
laume de Roux
Paris, 2012, 120 pages

PARTAGES

Gwenaëlle Aubry
Mercure de France
Paris, 2012, 183 pages

Chris Hedges et le vide progressiste de l'Amérique

MICHEL LAPIERRE

Pourquoi le mouvement post-tataire Occupy Wall Street, dont on a célébré à New York, le 17 septembre, le premier anniversaire, est-il sans idéologie explicite et sans leader? De ce vide que plusieurs jugent digne des esprits libres, l'essai de Chris Hedges, *La mort de l'élite progressiste*, donne une explication éclatante. Il la trouve dans l'histoire de la gauche américaine modérée, ces « libéraux » qui finissent par se vendre à « l'État-entreprise ».

Écrit juste avant la naissance d'Occupy Wall Street, le livre que Nicolas Calvé vient de traduire insiste sur le dé-

Comment mesurer l'ampleur de la dangereuse vacuité du discours libéral actuel aux États-Unis?

« dizaines de millions » de travailleurs américains « dépossédés » et laissés à eux-mêmes. Leurs rêves de changements ne peuvent plus être éclairés, puis canalisés, par le contre-pouvoir des syndicats, des médias, du monde universitaire ou artistique et du Parti démocrate.

Un sentiment d'impuissance et une révolte confuse habitent ces gens. Selon Hedges, l'élite progressiste a renoncé « à protéger les intérêts de la classe ouvrière et de la classe moyenne au cours des 30 dernières années, alors que la grande entreprise dé-

mantelait l'État démocratique, ravageait le secteur manufacturier, pillait le Trésor public, précipitait le pays dans des guerres impérialistes qu'il n'avait les moyens ni de financer ni de gagner », et mutilait les lois sociales.

Le démocrate Barack Obama, même s'il s'est montré plus libéral que les trois derniers présidents républicains (Reagan, Bush père et Bush fils), n'échappe pas à la réprobation de l'essayiste. Choyé par les milieux d'affaires qui ont largement financé sa campagne à l'élection présidentielle, n'a-t-il pas, après sa victoire, favorisé, lui aussi, Wall Street en puisant dans les deniers publics?

Il a, déplore Hedges, « refusé d'aider les millions d'Américains dont les maisons ont été saisies par les banques et s'est abstenu de prendre des mesures pour combattre la misère des chômeurs de longue durée, qui forment maintenant une véritable classe sociale ». L'essayiste rapporte que Noam Chomsky lui a confié que les États-Unis, comme l'Allemagne avant l'avènement d'Hitler, éprouvent « une profonde désillusion vis-à-vis du parlementarisme ».

Selon son interlocuteur, le pays pourrait succomber à la tentation d'un populisme d'extrême droite! Si Hedges n'hésite pas à révéler cette terrible confiance de Chomsky, c'est sans doute qu'il a mesuré, en 2003, l'ampleur de la dangereuse vacuité du discours libéral actuel aux États-Unis. Journaliste che-

vronné du plus prestigieux quotidien de l'élite progressiste du pays, il s'est opposé publiquement à la guerre d'Irak.

Il raconte: « J'ai nui à ma carrière au point de finir par être renvoyé du New York Times... » Les dissidents rejetés, comme lui, ont la tristesse de côtoyer un vide inquiétant mais aussi la pleine liberté de

le remplir de leur résistance vive et réfléchie.

Collaborateur
Le Devoir

LA MORT DE L'ÉLITE
PROGRESSISTE

Chris Hedges
Lux
Montréal, 2012, 304 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mardi 30 octobre
à 18 heures

Présentée par le Centre
canadien d'études allemandes
et européennes

Et le Groupe de recherche sur
l'intervention militaire et
humanitaire (GRIMH)

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

Entre l'humanitaire et le
sécuritaire. Questions
morales et politiques
contemporaines

À l'occasion du passage à
Montréal de l'anthropologue
DIDIER FASSIN

Autour de ses livres :
La force de l'ordre :
Une anthropologie de la
police des quartiers,
Seuil, 2012

Économies morales
contemporaines,
La Découverte, 2012

Avec aussi

MARIELLA PANDOLFI
Anthropologie, UdeM,
Dir. du GRIMH, UdeM

BENOIT DUPONT
Criminologie, UdeM;
Directeur CICC, UdeM

SAMUEL TANNER
École de criminologie, UdeM

ESSAIS

En mode Major



LOUIS CORNELIER

Écrivain renommé — il a notamment reçu le prix Athanase-David en 1992 — mais plutôt discret, André Major est un véritable homme de culture. Pour lui, la littérature n'est pas un divertissement chic, ni même un réservoir d'idées, mais le lieu d'une expérience du monde. «Écrire, note Major dans *Prendre le large, fait appel à quelque chose qui demeure obscur*», raison pour laquelle «la morale de l'artiste, loin d'aspirer au statut de vérité communément admise, se contente de refléter ce qu'elle subodore, ce qu'elle perçoit confusément dans la nuit où elle tâtonne et qui ressemble bien plus à une intuition ou même à une hypothèse qu'à un système capable de tout expliquer une fois pour toutes.»

Dans *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman. Carnets 1975-1992*, d'abord publié en 2001 et réédité cette saison, Major annonce son passage du roman à l'écriture de carnets. «Je n'écrirai rien qui s'apparente, même de loin, aux grands romans que j'ai admirés [...], constate-t-il. Je n'écrirai que des notes comme celle-ci, pièces détachées que le lecteur rassemblera peut-être comme pour en faire un puzzle.»

Ces notes se composent de rêveries, d'indignations et d'explications avec lui-même. «Il me semble, résume-t-il, n'avoir rien à proposer si ce n'est une certaine approche du réel, approche qu'il me faut bien qualifier de délibérément sceptique. Donc, rien à proposer, sinon un regard sur ce monde auquel j'adhère, mais avec de fortes réserves.»

Aussi, dans ce «carnet de déroute», l'écrivain, esclave de la littérature dit-il de lui-même, conclut à «la banalité de l'existence» comme à «la seule vérité qui tienne» et fait l'éloge en mode mineur de la littérature comme voie royale pour explorer l'expérience humaine. «Car il s'agit moins pour l'écrivain de révéler une vérité quelconque [...] que de rendre le monde plus lisible, écrit Major. Certainement pas plus beau, ni plus simple, ni plus supportable. Seulement un peu plus lisible.»

L'adieu à la société

Prendre le large. Carnets 1995-2000 prend le relais du *Sourire d'Anton* et de *L'esprit vagabond. Carnets 1993-1994* (Boréal, 2007). Le style, élégant et épuré, purgé de toute enflure, parfois presque austère, clas-



ARCHIVES LE DEVOIR

André Major n'entend pas abandonner le combat social en faveur de la qualité du français au Québec, un thème lancinant dans ses deux ouvrages.

sique, dira-t-on pour résumer, reste le même, mais l'esprit se modifie légèrement. Les rêveries et les indignations sont toujours là, mais elles laissent de plus en plus de place aux notes de lecture, aux descriptions de paysages et à «des évocations de toutes sortes». Si *Le sourire d'Anton*, comme l'indique son sous-titre, marquait «l'adieu au roman» de l'écrivain, *Prendre le large*, lui, marque presque son adieu à la société.

Au passage, en effet, Major constate, «sans le moindre regret» précise-t-il, que «la rumeur sociale afflue plus rarement qu'auparavant» dans son carnet, au profit de «notes portant les cicatrices du quotidien». Auteur d'une grande trilogie romanesque intitulée *Histoires de déserteurs* (Boréal, 1991), l'écrivain avoue partager depuis longtemps l'élan de ses personnages. «Dès le milieu des années soixante, à l'obsession du devoir civique, j'avais éprouvé le besoin d'opposer le droit de l'écrivain à disposer librement de lui-même», confie-t-il.

Major n'est pas devenu pour autant un radical décrocheur du social, mais il assume de plus en plus sans culpabilité son «goût pour la sauvagerie». «Pour ma part, avoue-t-il, je me vois désormais comme un outsider de la littérature, que je pratique dans une quasi-clandestinité.» Il ne croit même plus, aujourd'hui, à l'absolue nécessité de la littérature dans l'entreprise qui consiste à donner sens au

monde. «Le monde est le monde, avec ou sans le support du langage, et l'on ne peut que l'évoquer avec plus ou moins de vérité, plus ou moins de force, explique-t-il. Écrire n'est qu'une forme de désertion, qui permet parfois de restituer la profonde ambiguïté de l'existence terrestre.»

Un parti pris réaliste

Réfractaire à tout esprit de système, convaincu «que le monde est une énigme irréductible», Major réitère ici avec force son parti pris réaliste. «Ce qui m'intéresse, note-t-il, ce n'est pas d'imaginer, c'est de voir la réalité immédiate, celle qui me saute aux yeux et ce que je peux en extraire, non seulement comme matière de rêve mais comme matière brute d'écriture et comme possibilité stylistique. Il s'agit donc moins de raconter quelque chose que de l'évoquer.»

Les fréquentations littéraires privilégiées de Major sont conformes, d'une manière ou d'une autre, à ce credo. On rencontre donc, dans ces carnets, Germaine Guévremont, Gabrielle Roy, Gaston Miron, André Langevin, Jacques Ferron et Gilles Archambault, mais plus encore d'auteurs étrangers comme Faulkner, Pessoa, Pavese, Gombrowicz et, le plus encensé de tous, Tchekhov. Major, quoi qu'il en dise parfois, n'est pas près de renoncer à la littérature, qui reste, pour lui, comme il l'écrit dans *Le sourire d'Anton*, «une

forme de salut, une tentative dérisoire de nier le vide qui s'ouvre devant moi, en moi sur-tout». Ses carnets, de toute façon, sont de la littérature, c'est-à-dire une manière de désertion le monde pour l'habiter plus intensément.

S'il reste, enfin, un combat social que Major n'entend pas abandonner, c'est celui en faveur de la qualité du français au Québec, un thème lancinant dans ses deux ouvrages. Major parle de «la bâtarde de notre langue écrite et parlée» et de sa «dégradation», exemples anecdotiques à l'appui. Ces jugements, qu'on dirait empruntés au journal intime de Denise Bombardier, en disent toutefois plus sur l'humeur souvent grincheuse du diariste que sur l'évolution réelle de notre réalité linguistique.

Refuser l'esprit de système entraîne parfois des inconvénients. Major défend mieux la langue en prenant le large vers le pays de la littérature qu'en s'improvisant grammairien chagrin.

louisco@sympatico.ca

LE SOURIRE D'ANTON OU L'ADIEU AU ROMAN CARNETS 1975-1992

Et **PRENDRE LE LARGE CARNETS 1995-2000**

André Major
Boréal
Montréal, respectivement
190 et 232 pages

David avant Françoise

MICHEL LAPIERRE

Le Québec évolue lentement, mais il surprend, pense-t-on en lisant *La vision culturelle d'Athanase David*, de Fernand Harvey. Comme son père L.-O. David, historien des Patriotes, Athanase, tenant du progrès, fut sénateur et son fils Paul, grand cardiologue, le sera aussi. Il y a gros à parier qu'après trois générations, sa petite-fille Françoise, de Québec solidaire, n'aura pas ce titre ronflant. Même le progressisme évolue!

Historien et sociologue, Harvey a rempli une tâche importante. Il fallait sortir de l'ombre Athanase David (1882-1953). Son nom évoque le prix David créé, grâce à lui, par le gouvernement québécois, en 1922, en l'honneur de son père. On attribua cette récompense annuelle aux auteurs d'ouvrages soumis à un concours littéraire et scientifique. Rebaptisée en 1968 prix Athanase-David, elle couronne désormais l'ensemble de l'œuvre d'un écrivain d'ici.

Que David incarne le progrès en veillant, entre 1919 et 1936, au développement culturel du Québec par un État interventionniste, à titre de ministre responsable du secrétariat provincial dans le gouvernement libéral de Gouin, puis de Taschereau, cela crève les yeux. Son père, issu d'une société presque sans livres, avait dû lire pour la première fois les vers de Molière copiés à la main par un ami, comme il le rapporte dans l'un de ses textes peu connus, ceux qu'Harvey a choisis pour étoffer l'essai qu'il lui consacre.



ARCHIVES NATIONALES

Athanase David (1882-1953)

Ses réalisations ne se comptent plus. David renforce les liens culturels avec la France, crée les Écoles des beaux-arts de Québec et de Montréal, le Musée de la province, la Commission des monuments historiques, le Service des archives publiques, contribue à la fondation de la Société des concerts symphoniques (ancêtre de l'OSM)... Il sera le précurseur de Georges-Émile

Lapalme, un autre libéral qui, comme instigateur du ministère des Affaires culturelles, marquera la Révolution tranquille.

Une telle insistance sur la culture, si liée à l'identité collective, pousse David, en 1934, à une étourdissante acrobatie dans la réflexion politique: «Le Canada ne peut être UN dans une nation, il peut être UN dans deux nations qui se comprennent...» Le ministre fait encore plus sourire les Québécois d'aujourd'hui lorsqu'il précise: «Jamais les deux mentalités ne pourront s'unir à ce point que nous ne formions qu'un seul peuple avec une seule mentalité.»

Cet habile mélange politique de progressisme et de conformisme correspond, chez lui, au goût décidé autant que convenu qu'il manifeste pour les arts et les lettres. Sous son mandat, un peintre d'origine française proche de l'académisme, Charles Maillard (grand-père maternel de Françoise David!), deviendra directeur de l'École des beaux-arts de Montréal.

Malgré les efforts méritoires d'Athanase David, il faudra compter sur Bourdus, un marginal très loin de lui, pour faire notre véritable révolution culturelle.

Collaborateur
Le Devoir

LA VISION CULTURELLE D'ATHANASE DAVID

Fernand Harvey
Del Busso
Montréal, 2012, 268 pages

VOYAGE

Dans les traces de Paolo Rumiz

CHRISTIAN DESMEULES

Paolo Rumiz pourrait très bien se contenter de rouler son petit caillou. L'écrivain de 65 ans, journaliste au quotidien italien *La Repubblica*, depuis longtemps spécialiste reconnu des Balkans, a notamment couvert tous les conflits qui ont secoué l'ex-Yougoslavie. Ce terrain de jeux pourrait suffire à d'autres.

Mais plutôt, chaque été depuis une dizaine d'années, quand «l'inquiétude migratoire» le saisit aux tripes, il prend le large, mais sans larguer tout à fait les amarres. Puis comme une sorte de rite estival, la plupart de ses voyages à travers l'Europe ou l'Italie paraîtront ensuite en feuillets dans le grand quotidien de Rome: un trajet à vélo avec deux amis jusqu'à Istanbul à travers les Balkans, une tournée mélancolique de villes mortes, d'usines désaffectées et de mines abandonnées dans une Italie fantôme, 3000 kilomètres à pied dans les Alpes ou bien, comme il l'a fait cet été, une descente méridionale du Pô.

Originaire de Trieste, où il habite toujours, véritable ville-frontière qui trempe ses pieds dans l'Adriatique, Paolo Rumiz déclarait lors d'un échange capté cet été au festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo: «Mon métier, c'est de découvrir des romans dans la vie quotidienne.» Et de répondre, comme journaliste, à la soif d'histoires du public.

Sur la fermeture-éclair de l'Europe

Sa méthode est moins simple qu'elle n'en a l'air: savoir où il va (*ma non troppo*), favoriser les rencontres, faire l'éponge. Tout voir, tout entendre, et prendre des notes comme un damné aussitôt que ses interlocuteurs lui tournent le dos.

Certains de ces reportages deviendront des livres, très souvent devenus des succès de librairie en Italie. C'est ce qu'il a fait avec *Aux frontières de l'Europe*, son premier titre traduit en français, une collection d'histoires romanesques moissonnées en 2008 à la lisière de l'Europe. De l'extrême nord à Odessa la chaude, des galets de l'océan Arctique aux rivages dorés de la mer Noire, l'Italien effectue un «slalom géant», toujours soucieux de prendre d'abord la «température humaine» des lieux qu'il traverse.

Sa compagne, la photographe polonaise (et polyglotte) Monika Bulaj, lui sert ici d'interprète tandis qu'elle croque avec son Leica ce qu'ils voient de haut en bas de la «fermeture-éclair de l'Europe» qu'ils arpentent en train, en

bus, en auto-stop ou à pied durant 33 jours. «Un mois long comme une année.»

Lancé à la poursuite de la grande âme slave, puis rattrapé par le fantôme de la présence juive et le déclin de l'«européanité» de l'Europe. Et avec ça, une écriture puissamment visuelle. Un regard généreux et pénétrant. Le plus grand écrivain-voyageur italien? On pourrait le croire.

Fouiller l'inconscient antique

Qui se souvient d'Hannibal, celui qui a franchi les Alpes avec des dizaines de milliers d'hommes et une horde d'éléphants pour venir donner une volée aux Romains sur leur propre terrain? Les livres d'histoire, nul n'en doute. Mais les lieux ont-ils gardé, eux, la trace de son passage? Ici et là, un café avec une enseigne en forme d'éléphant, un peu d'ivoire, beaucoup de racontars. Un mythe vivant passé comme une traînée de poudre (de perlimpinpin) en Espagne, en France et en Italie, laissant derrière lui «une nébuleuse de crainte et de fascination».

En 2007, Paolo Rumiz était parti à la recherche des traces invisibles du conquistador carthaginois. Dans les Alpes, la plaine italienne, jusqu'en Arménie même, où Hannibal aurait fondé une ville.

Et dans son sac cette fois, non pas le dernier Lonely Planet, mais rien d'autre que les écrits de Tite-Live et de Polybe. «Qui suis-je, se demande-t-il, pour superposer ma quête intérieure insignifiante à l'énormité d'un événement millénaire?» Professeurs d'université ou historio-graphes amateurs viendront lui prêter main-forte pour accomplir ce singulier voyage dans le temps.

Dans *L'ombre d'Hannibal*, Rumiz se lance dans une recherche de «l'inconscient» antique, cherche les vestiges enfouis, les chemins non balisés et les lieux qui sont absents des guides officiels — souvent parce qu'ils n'existent que dans les esprits. Un auteur à découvrir.

Collaborateur
Le Devoir

L'OMBRE D'HANNIBAL

Paolo Rumiz
Traduit de l'italien par Béatrice Vierne
Hoëbeke
Paris, 2012, 240 pages

AUX FRONTIÈRES DE L'EUROPE

Paolo Rumiz
Traduit de l'italien par Béatrice Vierne
Gallimard, coll. «Folio»
Paris, 2012, 352 pages

olivieri

Librairie & Bistro

Au cœur de la société

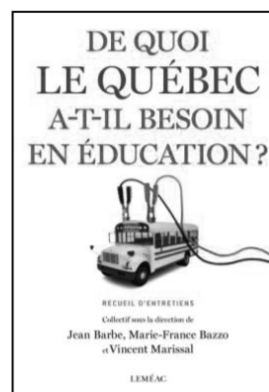
Vendredi 2 novembre
à 18 heures

Entrée libre -
Réservation obligatoire

RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

Avec JEAN BARBE
MARIE-FRANCE BAZZO
VINCENT MARISSAL
IANIK MARCIL
MARYSE PERREAULT
et GUY ROCHER



À l'occasion de la parution du livre *De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation?*, recueil d'entretiens publié chez Leméac Éditeur